

**Zeitschrift:** Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle  
**Band:** 30 (1962)  
**Heft:** 2

**Artikel:** Quand l'ange parle aux hommes  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-567620>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 14.10.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Quand l'Ange parle aux hommes

Dans le grand Larousse on trouve, à l'article «mormon»: secte religieuse américaine, fondée en 1830 par Joseph Smith, à qui l'Ange Moroni avait révélé la cachette du saint Livre du prophète Mormon et de ses lunettes magiques... Smith rétablit dans son peuple la polygamie des Patriarches (1843) . . . Meurt assassiné en 1844 . . . Brigham Young, son successeur, également inspiré par l'Ange, mène son peuple dans l'Utah, où il construit la Nouvelle Jérusalem . . . Le culte des mormons comprend la prédication, la musique, le chant et des danses d'enfants . . . Les mormons ont un grand devoir: le patriotisme, et une activité principale: la propagation de leur doctrine . . . etc.

Et dans «l'Histoire des Etats-Unis», par Maurois, chapitre de la guerre de Sécession, on peut lire: «Le major-général Grant, avec quelques canonnières et une armée de jeunes garçons, gagne la bataille de Shiloh, au prix de pertes effroyables (début de 1863). C'est une des premières victoires des Nordistes.»

\*

Moi aussi j'avais un oncle en Amérique, qui ne m'a pas laissé une fortune, mais un lot de papiers de famille, parmi lesquels un «journal», dont il avait lui-même hérité de son oncle Rock (rocher), qui de son vivant habitait l'Utah. J'ai toujours eu un faible pour les vieilles paperasses, surtout celles d'ordre intime. Pénétrer les secrets d'un mort, c'est le même plaisir que celui d'un prêtre qui écoute une confession inhabituelle. Et le «journal» de l'oncle Rock est justement de nature inhabituelle. S'il était tombé en d'autres mains que les miennes, on eût assurément taxé son auteur de fou, sinon de possédé. L'oncle Rock, né vers 1842, était mormon, fils de mormon. En ce temps-là, dans l'Utah, tout le monde était mormon, tout le monde aussi était profondément religieux et vertueux, sobre et courageux. Le père de famille était le chef, la Bible et le Livre de Mormon étaient la Loi; la nature aride forçait à la simplicité des mœurs et au dur labeur. Si intéressant que soit ledit «journal», je me contenterai ici de résumer et traduire quelques pages seulement, les dernières, les plus intimes, celles touchant à un amour naissant, et aux aventures qui en découlèrent.

A la date du 15 mai 1862 je lis: Père veut me marier. Le mariage, dit-il, c'est la famille, les enfants, la bénédiction de Dieu sur la maisonnée, la patrie heureuse et prospère. On ne saurait donc s'y prendre assez tôt, on ne saurait mettre assez tôt au service du prochain les dons gratuits du Seigneur. Et comme Père est bon, qu'il nous aime tous, moi en particulier, il a déjà choisi celle que l'Ange et lui me destinent, Marilyn, l'aînée de nos voisins. Marilyn est incontestablement une bonne et brave fille, pleine de qualités, et qui répand le bonheur autour d'elle; le choix de mon père est heureux. Mais je ne me vois pas pressant cette jeune fille dans mes bras, bien qu'elle soit fort jolie — si, pour une femme, c'est être jolie que d'avoir les attraits de sa gorge et des chairs molles et blanches. Père a même ajouté: «En bon mormon, respectueux des révélations divines faites au prophète Smith, tu épouseras une seconde femme. Alors pourquoi pas la sœur cadette de Marilyn, la douce et active Rebecca, dès qu'elle en aura l'âge? Ta vigoureuse constitution et ta haute taille sont garanties que tes épouses seront comblées et souvent mères; et tes revenus de maître-maçon, joints à ton courage au travail, te permettent amplement la charge de deux familles en un seul foyer, à l'exemple des Patriarches. Du reste, Dieu n'abandonne jamais ses enfants de Lumière . . . ». C'est vraiment vouloir trop me combler, moi qui n'ai jamais songé

au mariage et moins encore aux femmes. J'ai peut-être déjà songé à l'amour, l'amour-sentiment bien entendu. Mais chose curieuse, il ne m'apparaît jamais avec un visage féminin. Mon Dieu ! qu'est-ce que j'écris ici ? La malédiction de Sodome serait-elle sur moi ?

Le 15 juin suivant : J'ai longuement réfléchi à ce que Père m'a dit et ordonné. Je me demande toujours si je donnerais vraiment un bon époux et un bon père ? J'en ai la force et la santé, comme dit papa; je n'en ai pas le penchant, et cela me paraît déterminant. Pour allumer l'amour, fondement du foyer, il faut pourtant autre chose que le seul courage au travail et l'exemple paternel ! Rien ne me tente de ce qui a fait le bonheur et la tranquillité de mes parents. Leur vie monotone à l'ombre du temple, au milieu des épouses et des enfants, me donne la chair de poule. L'Ange Moroni ne m'a jamais tenu de discours où il est question de lits nuptiaux et de berceaux. Il a bien éveillé en moi l'amour, si c'est l'amour qui frissonne doucement dans mon cœur, un amour angélique, sans fruits possibles, auquel suffit sa propre jouissance . . . Décidément non ! je rejette cette pacotille sentimentale à l'image des Cantiques de David. Plutôt fuir le pays, que de finir dans la peau d'un époux. Moi, je veux rester seul et libre. Je veux être soldat. Depuis longtemps je rêve de vie militaire, d'aventures et d'héroïsme, de jeunesses des camps, de jeunesses exclusivement mâles . . . Que Dieu me vienne en aide quand Père saura bientôt que ma volonté d'homme maintenant majeur, diffère de sa volonté de chef de famille. Ce mouvement de révolte, est-ce vraiment de la volonté, et non pas un sentiment d'auto-défense contre la femme ? Je sens l'avenir si beau devant moi, si mystérieux ! Je veux le préserver de toute souillure.

Le 15 juillet suivant : Il y avait longtemps que je caressais cette folle et merveilleuse idée d'une fugue dans la nature sauvage, très exactement au bord de la Green River, pour m'y baigner . . . pour nous y baigner . . . montrer mon corps . . . voir leurs corps. J'avais travaillé dur et pendant de longs mois dans le chantier paternel; les affaires avaient bien rendu. Ma récompense fut quelques semaines de vacances en pleine liberté. Père espérait que j'irais à Richfield, prêcher la bonne parole, comme l'Ange l'a commandé à tous ses saints enfants des Derniers Jours. Prêcher, quelle plus belle occupation de vacances! disait-il. Il m'avait même donné, sur le pressant conseil de mère chérie, que j'avais tendrement soudoyée, deux jeunes compagnons de route et d'évangélisation, Jeff et Jack, des jumeaux, les propres frères de Marilyn, et mes meilleurs amis à moi. J'aime profondément Jeff et Jack, et je crois qu'ils me le rendent bien. Nous chantions et dansions naguère aux offices; nous fûmes aussi longtemps camarades de classe. On nous a vus si souvent ensemble, que pour tout le monde au pays nous sommes les trois mousquetaires. Lestés chacun d'un lourd sac de provisions et de la bénédiction paternelle, et naturellement de ma guitare pour rythmer notre marche, nous sommes partis un beau matin d'un pas léger, insouciant des lieues à parcourir, des serpents et du soleil brûlant; n'avons-nous pas, nous autres mormons, un Ange gardien? Notre direction était bien celle de Richfield, mais aussi celle de la Green River, à mi-chemin du bourg — une Green River toute verte du vert des rives, et toute fraîche à force de cascader et de courir vers sa fin. Arrivés au bord d'une anse limpide, nous ne pûmes résister à l'envie de nous y plonger tous trois . . . et tout nus. Mes jeunes compagnons firent bien quelques manières avant d'enlever leur chemisette, si courtes, qu'elles montraient davantage qu'elles ne cachaient; ils sont mes cadets de deux saisons, et ils estimaient que montrer leur charmant petit cucul, c'était me manquer de respect. Ce fut donc à moi,

l'aîné, de prêcher d'exemple, et mon «prêche» fit merveille. En peu de minutes nous courions sur le sable, tels les frères des trois Grâces antiques. Je proposai, vu la tenue qui s'y prêtait, de faire notre toilette intime — une nouveauté pour nous... et pour l'époque. Mais eux ne voulurent pas d'abord, disant que la morale et la prudence interdisent de toucher au domaine de Belzébuth. Ils finirent cependant par m'imiter, comme toujours... Puis, assis sur la grève, nous avons longuement discuté, en gens sérieux, du grave problème des vêtements. Sont-ils faits pour voiler, ou seulement pour couvrir et protéger? Voyons ce que dit la Bible? «Dieu a fait l'homme nu». Donc, la nudité n'est pas condamnable, et les vêtements ne servent en fin de compte qu'à protéger le corps. Mais dans ce désert des Rocheuses, par ce beau jour ensoleillé, au bord de cette rivière couleur d'espérance, nos jeunes et radieuses nudités n'avaient que faire de vêtements protecteurs... Ces courtes vacances furent parmi les plus beaux jours de ma vie. Je me croyais en Paradis, où tout le monde est nu, sans que personne ne voie sa nudité ni celle des autres. Nous n'avions théoriquement rien à faire, en tout cas personne à catéchiser, et cependant nous étions toujours fort occupés à pêcher, à cuisiner, à entretenir le feu contre les moustiques. Assis parfois le dos contre une roche chaude, un ami couché dans chaque bras, leur tête abandonnée sur mes épaules, nous pouvions rire et babiller des heures, sans voir passer le temps, mais non sans échanger mille caresses. Quand j'avais embrassé Jeff, Jack tendait vite ses lèvres, et si mon premier baiser s'était prolongé toute une minute, mon second durait de même, tant j'étais soucieux d'équité... et assoiffé de tendresses. Les fruits d'or des hespérides s'épanouissaient à portée de ma main; j'aurais pu les cueillir gentiment, mais je m'en gardais bien, de peur de rompre le charme pudique de l'atmosphère ambiante... Le soir, après notre petit culte, que je présidais gravement, je jouais de la guitare jusque fort avant dans la nuit, et nous chantions en chœur. Nous chantions les louanges du Seigneur, créateur de ce beau ciel étoilé, créateur également des tendres sentiments qui nous unissent tous trois. Mais le diable veillait. J'activais sournoisement la mesure; nos cantiques partaient au petit galop, puis au galop, et finissaient en folles bamboulas qui nous soulevaient, puis jetaient Jeff et Jack à mes pieds, déhanchés par les contorsions, soumis, plus amoureux que jamais, plus consentants aussi. Mais j'estimais que j'étais encore un peu jeunet pour le rôle de pacha qui m'était offert. Je sentais vaguement qu'une amitié amoureuse comme la nôtre, réclamait d'abord la coupure d'avec la famille et le milieu (surtout notre milieu formaliste), et aussi l'indépendance complète de mouvements. Une amitié, c'est quelque chose qui se prépare, comme le mariage. Qu'on ne pense pas que l'esprit de révolution nous habitait; c'était tout simplement notre prime jeunesse qui s'apprêtait à doubler le cap des vingt ans, et jetait ses derniers feux. Sur le chemin du retour, nous fîmes le serment solennel de retourner l'an prochain au bord de la Green River, pêcher l'anguille à la main et vivre quelque temps comme Robinson et Vendredi... et Samedi.

Le 15 août suivant : De retour au logis, la question de la nudité continue à nous préoccuper, Jeff, Jack et moi; plus exactement, les détails annexes nous préoccupent, soit la fièvre des sens et l'afflux du sang là où c'est malsain qu'il s'amasse et se fige au garde-à-vous. Nous sentons bien que nous n'avons pas résolu complètement le problème, qu'il nous dépasse un peu; et l'Ange ne répond jamais à nos prières, comme si pour lui aussi le terrain était brûlant. Et pourtant la jeunesse trouve si vite réponse à tout, réponse bonne ou mauvaise!... Nous avons repris nos promenades sur le chemin du Lac Salé; l'endroit est solitaire et les soirées sont

longtemps claires en cette saison. C'est fou ce que nous avons de choses à nous raconter. J'ai aussi remarqué que nos propos sont curieusement semblables, de même que nos idées sur l'amour, sur la femme et le mariage. La femme, nous l'imaginons à la cuisine, jamais dans la chambre à coucher. Elle est pour nous la mère, non pas la compagne du jour et de la nuit. Et ce sont des mamelles que nous lui voyons, là où nos pères voient des seins attrayants; du reste, le lait nous écœure. L'amour, par contre, le bonheur, c'est quand nous sommes ensemble mes amis et moi, que nous marchons la main dans la main, à regarder les étoiles. Eux sont heureux de ma protection, et moi de leur confiance.

Je les trouve beaux, ils me trouvent costaud. Des liens mystérieux, ceux du cœur et de l'âme, nous unissent plus fortement que ceux du sang, plus fortement même que nous uniraient des liens charnels, dont nous ne parlons jamais, de peur qu'ils ne se manifestent trop bruyamment. Dans le fond, l'amour est un sentiment simple et innocent. Vouloir trop le corser, c'est le déflorer de sa plus fine substance... Chaque jour qui passe est pour moi un jour gagné sur le mariage; pour Père, c'est une offense de plus au sacrement du mariage. Je tremble, moi qui ignore la peur, et je ne sais que faire pour bien faire. Ma décision de révolte, que je croyais inébranlable, ne m'est pas encore bien entrée dans la tête; j'ai tellement l'habitude d'obéir à Père ! Je devine qu'il s'impatiente, qu'il est mécontent et le dit à ma mère : «Tu l'as trop gâté ce grand garçon. La jeunesse d'aujourd'hui ne vaut plus celle de notre temps. Nous étions alors soumis aux parents et prompts à leur obéir, etc.»... Pourvu que l'affrontement, un jour prochain, de nos deux volontés têtues, la sienne aveugle et orgueilleuse, la mienne toujours plus sûre de son bon droit, ne provoque pas un drame d'hommes et des pleurs de femmes !

Le 15 septembre suivant: Serions-nous des maudits, Jeff, Jack et moi? Nous nous aimons, nous nous aimons comme homme et femme. Plus exactement mes deux amis m'aiment, et moi je les adore tous deux, sans préférence pour aucun, en vrai mormon. Je me demande si nous sommes seuls de notre espèce sur terre? Du moins je ne connais personne qui nous ressemble. Quand nous avons été sûrs et certains de la chose, nous fûmes d'abord tout surpris, puis tout contents — contents aussi longtemps que personne ne saura notre merveilleux secret. Pour mon compte, je ne voudrais pas changer, je suis heureux de mon destin. Dieu est mon créateur, c'est lui qui m'a fait tel que je suis; impossible qu'il ait gâché son œuvre la plus belle. Je laisse volontiers la femme à ceux qui l'aiment. La femme n'est pas à la hauteur de mon idéal à moi; je ne suis pas un étalon... Cependant Père s'énerve. Il n'a jamais vu ça : un jeune homme hésitant devant sa fiancée, belle par-dessus le marché. Il voudrait maintenant activer les choses, et que la noce eût lieu en automne. Ainsi Marilyn pourrait tout de suite s'occuper du chauffage à la maison, et elle aurait son premier garçon au début de l'été prochain. Chacun sait que les enfants nés durant la belle saison sont les plus beaux et les plus vigoureux, comme il en est aussi des petits chats... Et pour comble de malheur, on parle également chez les voisins de marier Jeff et Jack, l'un à ma sœur Anne, l'autre à l'une des filles du maître de musique sacrée, qui en a huit à placer. C'est à perdre la tête, et nous la perdons vraiment, mes amis et moi. Après un court mais grave conciliabule, nous avons décidé irrévocablement et juré sur la Bible de partir ensemble aux armées, d'aller faire la guerre de Sécession. Nous avons même discuté des détails de notre fuite. Je sais que si Jeff et Jack me suivent, c'est par amour pour moi. Leur maman va bien leur manquer; ils sont si jeunes, les chéris! Mais ils m'assurent qu'ils m'aiment plus que



la vie. Et moi j'en suis heureux, égoïstement heureux, et j'accepte leur sacrifice... Depuis quelque temps des bruits nous parviennent jusqu'à Salt Lake, que Washington et Richmond sont en guerre pour une question de nègres. Le premier, fort de la Bible, veut les affranchir; le second, fort de la Bible également, veut les garder soumis aux blancs. Je devine bien que de gros intérêts se cachent là-dessous, ceux des Nordistes assurément plus avouables que ceux des Sudistes. Nous irons donc nous engager au nord du Potomac, dans les rangs du gouvernement légal, celui de Lincoln. Ses affaires militaires ne sont paraît-il pas brillantes ces temps; déjà plusieurs défaites, à Rull's Run entre autres, du fait de l'impéritie du général en chef. Raison de plus de voler à son secours, nous, les soldats du Christ et des justes causes. Et puis, seul un grand sacrifice, mourir pour la patrie par exemple, est digne de notre grand amour. Car nous osons maintenant reconnaître et nous avouer à nous-mêmes que nous nous aimons d'amour, intensément et pour l'éternité. J'aime mes deux petits amis comme Père aime ses deux épouses, et mes deux petits amis m'aiment comme seuls peuvent aimer de jeunes mormons, . . . de jeunes mormones, sans aucune jalousie.

Le 15 octobre 1862: Nous partons demain au petit jour. Nos familles croient que c'est pour aller au marché d'Ogden. Une fois sur la piste, nous trouverons bien une caravane de marchands à laquelle nous joindre jusque dans les provinces du centre, d'où nous serons vite dans celles de l'Est. Notre bagage sera forcément léger; seul notre cœur sera lourd, surtout à Jeff et Jack. Ce dernier soir, nous allons dire adieu au Lac, dont la blancheur laiteuse est notre seul éclairage dans la nuit noire. Je marche au milieu, serrant mes deux jeunes amis par les épaules, et les dépassant de toute la tête. Eux me tiennent par le dos, comme un grand frère, comme un père — que je suis devenu pour eux. Mes culottes de cuir crissent doucement contre leurs culottes de bure. Nous avançons sans savoir que dire, heureux et malheureux tout ensemble; et pour la première fois, nous ne faisons pas de projets d'avenir. A Dieu seul le soin de décider pour nous. Nous oublions même de nous embrasser; mais nos corps se serrent instinctivement, plus exactement les jeunes se pressent tout contre moi, leur protecteur naturel maintenant. Braves petits ! Si je dois mourir, je voudrais pouvoir mourir trois fois, afin qu'ils vivent eux, mes chers amours. C'est étrange, l'adoration peut aussi être douloureuse.

Je vais monter au grenier, où personne ne va jamais, et cacher ce «journal» au milieu de vieux cahiers d'école et de souvenirs de communion. Si l'Ange veut qu'il réapparaisse au jour, puisse-t-il tomber dans des mains amies. — Adieu, pardon, maman ! — Mais mes derniers mots seront pour dire à Jeff et Jack que je les aime. — Vous entendez ? Je vous aime !

\*

Ici s'arrête le «journal» de Rock. On trouve encore, collée sur un feuillet vierge (sans doute par les soins d'Anne, la sœur de Rock), la citation militaire suivante, découpée dans «Le Fédéral», vieille feuille de la capitale:

«Le 15 janvier 1863 sont morts pour Dieu et la Patrie, à la glorieuse bataille de Shiloh, les miliciens Roch, Jeff et Jack, dits les trois mousquetaires. Ils avaient juste vingt ans. Ils furent braves parmi les braves. Notre victoire est aussi un peu leur œuvre. C'est avec de tels hommes que notre peuple édifiera l'Amérique. Général Grant».

p.c.c. Bichon